

«La langue de Bernard-Marie Koltès est d'une beauté sublime et crue»

La metteuse en scène suisse Maya Bösch s'empare au Poche de la pièce culte «Dans la solitude des champs de coton», aussi énigmatique que subversive. Paroles d'une judoka du texte, avant la première, le 5 septembre

Alexandre Demidoff

✉ @alexandredmoff

Le théâtre est son tatami, l'espace sacré de ses combats et de ses ardeurs. Maya Bösch surgit à l'instant Grand-Rue, sur la butte de la Vieille-Ville à Genève. L'artiste exhale ce grand air romantique et chevaleresque qui l'a toujours distinguée. A deux pas de là, au Poche, celle qui a été judoka dans sa jeunesse répète *Dans la solitude des champs de coton* (Les Editions de Minuit), cette pièce de Bernard-Marie Koltès qui relève de la haute diplomatie, du conciliabule amoureux, du pugilat métaphysique. Un chef-d'œuvre monté pour la première fois par Patrice Chéreau au Théâtre des Amandiers de Nanterre en janvier 1987. Cette pièce-là est de celles qui bouleversent la vie de ses interprètes et de ses spectateurs.

C'est de ce choc qu'on parle, attablés à présent dans un bistrot. Maya Bösch est faite pour ces œuvres qui élargissent les cadres. Depuis ses débuts il y a une vingtaine d'années, la metteuse en scène zurichoise sonde le grand corps convulsif de ses contemporains, à travers Sarah Kane, Peter Handke, Elfriede Jelinek, entre autres. Avec *Dans la solitude des champs de coton*, elle s'approche du cœur du cratère, là où l'on sort de l'orbite pour s'offrir à l'inconnu.

Comme le festival La Bâtie fait bien les choses et comme le dialogue du Dealer et du Client – ainsi que Koltès les nomme – est inépuisable, le public aura la possibilité d'en découvrir une autre version, interprétée par les magnifiques Anne Alvaro et Audrey Bonnet, au Parc Bernasconi, dans une mise en scène pénétrante de Roland Auzet. Deux *Solitudes*, deux ensorcellements en vue. Paroles d'une ceinture noire qui a le sens de la prise.

Qu'est-ce qui vous a amenée à vous attaquer à cette pièce?

C'est Mathieu Bertholet, le directeur du Poche, qui m'a proposé de la monter. J'avais lu dans ma jeunesse les œuvres de Koltès en allemand. Mais j'ai été bouleversée quand j'ai découvert *Dans la Solitude des champs de coton* en français. Ce n'est pas seulement une pièce construite comme une partition, c'est une langue d'une beauté sublime, classique et métaphysique, énigmatique et sensuelle. Je la comparerais à une toile flamande baroque, dans laquelle s'immiscerait une musique blues, entêtante et insidieuse.

Avez-vous visionné les versions historiques de Patrice Chéreau celle de 1987 au Théâtre des Amandiers de Nanterre où s'affrontaient Isaach de Bankolé et Laurent Malet, celle de 1994 où il joue lui-même avec Pascal Greggory?

Je l'ai fait très vite pour me libérer du poids de l'histoire et inventer ma voie! Je me suis surtout immergée dans l'œuvre de Koltès, j'ai tout lu, ses pièces et sa correspondance. J'avais besoin de me pénétrer de cette écriture, des obsessions d'un jeune écrivain qui forge et rêve une langue, aimanté toujours par l'inconnu, l'Autre, qu'il soit étranger, criminel ou vagabond. J'ai été sensible au fait qu'il ait travaillé avec acharnement sur *Dans La solitude des*

champs de coton. Il voulait atteindre un idéal de forme et de substance et n'était jamais satisfait. Un jour, Patrice Chéreau lui a dit: «Ne pense pas à écrire pour le théâtre.» Ce conseil l'a libéré.

Quel est l'objet que le Dealer propose au Client et que tous deux refusent de nommer?
C'est le désir lui-même. Tout le texte s'organise, gravite autour de ce foyer innommable. Les personnages sont comme des joueurs ou des pugilistes. Ils s'affrontent pour que l'autre avoue son désir. Dans ce combat, chaque mot, chaque détour compte. Le dialogue repose sur une symétrie implacable: le Dealer intervient 18 fois, le Client autant. Ce qu'on réalise, c'est que l'un et l'autre œuvrent pour faire durer l'échange, pour que le plaisir dangereux de cette rencontre ne s'épuise pas. Ce face-à-face est belliqueux et érotique à la fois.

C'est une forme de drague au fond?

Cette rixe langagière va bien au-delà d'une passe. L'économie de ce désir recouvre tout: le sexe, bien sûr, le commerce, l'idéal d'un accord absolu, par-delà toutes les morales. Le désir tel que Koltès l'énonce est illicite. Il a à voir avec la libido, j'entends par là la pulsion de vivre, c'est-à-dire aussi de considérer l'inconnu qui surgit dans un terrain vague, au milieu de la nuit, et de se laisser happer par lui.

Comment avez-vous choisi vos acteurs?

Fred Jacot-Guillarmod, qui fait partie de l'ensemble du Poche, et Laurent Sauvage, sont des interprètes avec lesquels j'ai travaillé et que j'aime. Ce que je cherchais, c'est une complémentarité et je crois que nous sommes en train de la trouver. Laurent, qui joue le Dealer, est secret, spectral, presque comme peut l'être une statue de Giacometti: il crée des lignes de force dans sa façon très précise de libérer la parole de son personnage. Fred, lui, est plus terrien et a un rapport plus enveloppant à la langue. Ce contraste physique engendre un espace de tension bipolaire où l'attraction répond à la méfiance.

Qu'avez-vous fait le premier jour des répétitions?

J'ai parlé à l'équipe de Koltès, ce garçon beau comme un ange qui a bourlingué en Afrique, au Guatemala, aux Etats-Unis, amoureux de Bruce Lee, de William Faulkner, de Michael Cimino, de la série *Dallas*, de Jean-Sébastien Bach... J'ai parlé de l'œuvre aussi et surtout, de ce que *Dans la solitude des champs de coton* avait comme résonance pour moi.

Quand avez-vous attaqué la pièce sur scène?

Tard. Pendant deux semaines, nous l'avons déconstruite, phrase après phrase. Je voulais

que Fred et Laurent s'imprègnent de toutes les possibilités de ce texte, qu'ils se laissent habiter par lui, avant de le libérer sur les planches.

Patrice Chéreau et son scénographe Richard Peduzzi avaient opté pour un dispositif bi-frontal, qui plaçait les protagonistes entre deux gradins. Quel est l'espace de votre version?
Il nous a fallu tenir compte de la taille du Poche, ce qui nous a amenés, avec la scénographe Sylvie Kleiber, à adopter un dispositif analogue, du moins à Genève. Cette configuration renvoie au sujet de la pièce, qui est celui du regard. Le Dealer veut être regardé, c'est-à-dire reconnu dans son existence. Le Client se dérobe à cette demande. Le public, lui, se retrouve dans cette même position où il regarde et est regardé, suspendu à la parole des protagonistes, faisant corps avec eux. Notez que nous retrouverons un dispositif frontal au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds fin septembre et à La Filature à Mulhouse en octobre, ainsi qu'au Tessin.

Quelle est la difficulté de ce texte?

Il n'y a pas de place pour l'approximation. Le travail de mémorisation est énorme. La langue de Koltès n'est pas celle qu'on parle, elle est allégorique, philosophique, rhétorique. L'enjeu, c'est que Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod la fassent leur. C'est là-dessus que nous travaillons: il faut que la langue devienne corps et inversement.

Cette «Solitude dans les champs de coton» n'est-elle pas d'abord un chant d'amour?

Deux inconnus se rencontrent et s'aiment, sans qu'on sache si c'est pour s'entretenir ou s'aimer. Entre eux, il y a une hostilité, une colère rampante, des larmes tout près de rouler, un blues. Mais ce qui l'emporte, c'est le désir, un état de tension érotique particulier qu'il s'agit de dilater à l'infini. Le jeu consiste à se servir des arêtes, des points de rupture du texte pour sans cesse réactiver ce champ magnétique qui est une planche de salut. A cet égard, c'est un chant d'amour, oui, cru et absolu.

Quel est le livre que vous offrez aux êtres qui vous sont chers?

De la poésie. Récemment celle de Sappho, cette poétesse grecque du VI^e siècle avant J.-C. La philosophe Sophie Klimis m'a invitée à écrire sur elle. Alors je lis ses odes et fragments qui sont autant de brûlures et je les offre.

«*Dans la solitude des champs de coton*», Genève, Poche, du 2 au 5 septembre, puis La Chaux-de-Fonds, TPR, les 27 et 28 septembre; dans la version de Roland Auzet, parc de la Villa Bernasconi (GE), les 9 et 10 septembre, www.batie.ch



Etablie à Genève, la Zurichoise Maya Bösch démonte les mécanismes de nos aliénations dans des spectacles qui perturbent souvent durablement. (Christophe Chammartin/Le Temps)

De l'échec au chef-d'œuvre, l'histoire d'un texte qui brûle toujours

En 1986, Bernard-Marie Koltès se remet de la déception de «*Quai Ouest*», mal reçu par la critique, tout en mettant la dernière touche à une pièce qui le consacra

Si on lui avait soufflé qu'il était en train d'écrire un chef-d'œuvre, Bernard-Marie Koltès (1948-1989) aurait sans doute esquissé un sourire timide et étonné. En cette année 1986, l'écrivain est reconnu, mais marqué. *Quai Ouest*, sa dernière pièce, vient d'être montée par Patrice Chéreau au Théâtre des Amandiers de Nanterre. On en attendait beaucoup, après le triomphe, en 1983, de *Combat de nègre et de chiens*, créé par le même Chéreau. Or c'est un échec. Presque un bide, malgré une distribution éblouissante où figure la brûlante Maria Casarès.

Koltès est déçu, mais pas abattu. Il a 35 ans, une envie de bourlinguer encore au Guatemala et en Afrique, ces terres qu'il aime tant, il sait aussi depuis peu qu'il est atteint du sida, cette «maladie qui n'a pas de nom» dit-il, comme le raconte Brigitte Salino dans sa formidable biographie de l'auteur – *Bernard-Marie Koltès* (Stock). Il a dans la peau un fameux dock new-yorkais où il a passé quelques nuits, au milieu des junkies, des truands à la petite semaine, des homos en mal de passes. Ce lieu, qui lui a déjà inspiré *Quai Ouest*, irrigue les phrases qu'il pose avec la rigueur d'un claveciniste – qu'il est – sur des feuillets qui tantôt glacent, tantôt brûlent, selon l'humeur de la nuit.

Une fugue féline

Aux Amandiers, Patrice Chéreau a pris une décision à laquelle peu souscrivent: il montera le prochain texte de Koltès, même si le dernier a laissé un trou béant dans la trésorerie. L'auteur de *La Nuit juste avant les forêts*, lui, met la dernière touche à ce qui deviendra *Dans la solitude des champs de coton* – titre qui lui viendrait d'*In the Heat of the Night*, film de Norman Jewison. Un Dealer harponne un Client à la lisière d'une ville. C'est l'entame fameuse: «Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir.»

Ce pas de deux est une fugue au sens de Jean-Sébastien Bach – compositeur que Koltès chérit. Aux Amandiers, on adjure Chéreau de choisir une star comme Gérard Depardieu pour faire passer la pilule de cette partition difficile. Il n'écoute pas et projette l'Ivoirien Isaach de Bankolé et le Français Laurent Malet dans la cage aux fauves. Ceux qui ont vu la création se rappellent la beauté bizarre de ces deux palabreurs, le premier superbement baratinier, le second esquivant les coups dans ses santiags.

En 1995, Patrice Chéreau reprendra lui-même le rôle du Dealer en face de Pascal Greggory, dans une version aussi sensuelle qu'enveloppante où s'immiscait la saccade hypnotique du groupe Massive Attack. *Dans la solitude des champs de coton* est aujourd'hui un classique empoigné partout dans le monde. Sans doute parce que s'y joue notre destin d'homme blessé. L'absolu d'une demande d'amour. ■ A. Df

À Chêne-Bourg, le déplacement du **marché** ne fait pas l'unanimité

Genève, page 7

Le **doyen** d'un collège privé est jugé pour une affaire de mœurs

Genève, page 6

Pourquoi les Verts veulent **interdire** la récolte rémunérée de signatures

Suisse, page 15

Il manque des logements pour les **seniors**

Immo**Plus**

Tribune de Genève

Les Aigles et leur entraîneur **Jan Cadieux** renouent avec la Ligue des champions. Avec quelles ambitions?

Page 13

SALVATORE DI NOLFI/KEYSTONE



Le média genevois. Depuis 1879 | www.tdg.ch | LENA — LEADING EUROPEAN — NEWSPAPER ALLIANCE

Formation des maîtres: les dix points clés du vote

Le 22 septembre, les Genevoises et Genevois se prononceront sur le **cursus** des enseignants du primaire.

Il s'agit d'en réduire la **durée** et de la ramener de quatre à trois ans comme dans la plupart des cantons romands.

Notre page spéciale décrypte les points essentiels de cette **réforme**. Enjeux et analyse. **Page 4**

L'éditorial

Former les maîtres de demain

Frédéric Julliard
Rédacteur en chef



Pourquoi les enseignants du primaire genevois suivent-ils une formation en quatre ans, contre trois ailleurs en Suisse? Cette question, simple en apparence, est soumise à la population le 22 septembre.

Difficile a priori de justifier la nécessité de prendre plus de temps que les autres. Mais la votation se réduit à ce changement technique et n'aborde pas la question de fond, bien plus complexe: veut-on une formation universitaire, qui pourrait aller jusqu'à cinq ans, ou plutôt basée sur la pratique et plus rapide? En cas de oui au cursus raccourci, faudrait-il créer une Haute École spécialisée comme dans le canton de Vaud? Mystère. On nous demande dès lors de voter un peu à l'aveugle.

Enseigner à de jeunes enfants s'apprend certainement plus sur le terrain que dans des cours théoriques. Mais il faut aussi posséder des connaissances solides. Le raccourcissement des études devrait s'accompagner d'un renforcement des formations continues, dans un métier en évolution permanente.

Les maîtres genevois font face à de nombreux défis: répondre à l'évolution de la société, affronter une pression parentale croissante, accompagner des enfants vivant des situations familiales compliquées ou laissés à eux-mêmes devant des écrans.

Il est possible de former des enseignants en trois ans, les autres cantons le prouvent. Mais à condition d'intégrer ce changement dans une stratégie englobant toute la carrière des maîtres, pour que ce métier essentiel reste attractif et s'exerce dans de bonnes conditions.

Le parcours professionnel des maîtres a besoin d'une vision et de moyens. Aux partisans du oui, en particulier la conseillère d'État Anne Hiltbold, de nous convaincre qu'ils possèdent cette vision. **Page 4**

Une scène et deux hommes en pleine solitude



Théâtre Dans le cadre du festival de La Bâtie, la metteuse en scène Maya Bösch propose «Dans la solitude des champs de coton». Cette pièce du dramaturge français Bernard-Marie Koltès est une œuvre majeure des années 80. Elle confronte, rapproche, aime deux hommes – le dealer et le client – tout en explorant les facettes de leur relation et offre des rôles magnifiques à Laurent Sauvage et à Fred Jacot-Guillarmod. Découverte. **Page 27** CHRISTIAN LUTZ



Comédie musicale



La direction artistique: de g. à dr., Frédéric Hohl, Pierric Tenthoirey, Claude-Inga Barbey, Laurent Deshusses, Molly Hirt.



Les comédiens. Parmi eux, Virginia Sirolli au milieu à gauche; Claude-Inga Barbey au centre.



Le casting ne serait pas complet sans les danseuses et danseurs de l'édition 2024. PHOTOS: DIANA M PHOTOGRAPHY

La Revue genevoise 2024 nous mène en bateau

L'institution chantante et satirique répète son nouveau show. À quoi s'attendre? Quelques pistes...

Jérôme Estebe

Une confession en préambule. L'auteur de ces lignes, installé à Genève depuis trois décennies et quelques, n'a jamais mis les pieds à la Revue. Hou! la honte! Pire: il imaginait ce truc-là comme une institution poussiéreuse, une vieille machinerie rouillée et grinçante, genre «Collaro Show» du terroir. Surprise, donc, à la découverte de la troupe en train de répéter le show 2024 au Casino-Théâtre. Une troupe chantante, dansante et ardente. Une troupe à la jeunesse pétaradante et à l'enthousiasme palpitant. La Revue? De

la jouvence en barre. Oui, madame.

Voilà donc Virginia Sirolli, la meneuse de la Revue. Fil rouge du spectacle, la Genevoise sera de tous les tableaux d'ampleur. Fille de chanteurs d'opéra, elle a 24 petits printemps, une voix de braise et une pêche inouïe. Elle a appris le métier d'actrice de comédie musicale à Londres. Le 18 mars dernier, elle a passé une audition pour le spectacle genevois en compagnie de... 300 danseuses. Elle a raflé le pompon.

Talents en fleur

On la rencontre alors qu'elle bosse un ballet à dix mains tour-

billonnantes, façon Shiva sous ecstasy, en compagnie de Molly Hirt. Molly, c'est la chorégraphe genevoise de la Revue 2024, 27 ans, elle aussi installée à Londres. «Dans l'équipe, il y a des gens plus à l'aise avec la danse qu'avec le jeu théâtral et l'inverse, confie-t-elle. Mon challenge, c'est de créer des chorés qui conjuguent ces profils.»

Tristes politiques

Des talents en fleur, il y en a ainsi à tous les postes du spectacle. De l'atelier de costumes à la billetterie; de l'écriture à la scénographie. Les anciens forment. La relève trépigne. C'est que le boss prépare sa retraite. «Je vais encore tenir le gouvernail quelques années. Après, ils me vireront», sourit le producteur Frédéric Hohl. «Pour nous, c'est primordial de passer la flamme, d'assurer la passation, d'amener de la modernité et des idées neuves en virant les toiles d'araignée.»

Quid de cette édition 2024, alors? «On nous a reproché l'an passé de délaisser le terrain po-

«On commence à écrire des mois avant le spectacle. Il faut trouver des histoires que les gens aient encore en tête à l'automne.»

Claude-Inga Barbey Autrice

litique», raconte la comédienne et autrice Claude-Inga Barbey, qui chapeaute l'écriture du spectacle avec Pierric Tenthoirey. «C'est vrai que l'on glisse volontiers vers des sujets sociétaux. Mais ce n'est pas de notre faute. Entre #MeToo et les histoires de mobbing, les politiques se tiennent à carreaux. Ils ne font plus les cons. On ne les connaît pas. Ils sont tout plats. On est loin des grandes années Maudet et Barthassat. Heureusement qu'on a ces affaires de népotisme dans l'administration ge-

nevoise», se réjouit-elle. «J'en ai fait un sketch.»

Quoi d'autre? La dame énumère: «On va vous parler du tunnel du CERN, de la montée de l'extrême droite, de l'Eurovision, du PAV et même du conflit Israël-Palestine, thème délicat à aborder dans une comédie musicale!» Comment choisit-elle ses sujets? «C'est compliqué, on commence à écrire des mois avant le spectacle. Il faut trouver des histoires que les gens aient encore en tête à l'automne. Mais j'ai été journaliste; j'ai le flair.»

Musicale et tumultueuse

Reste que l'actualité peut se montrer imprévisible. «Si un truc énorme survenait à quelques jours de la première, on a des sketches fusibles qui peuvent être remplacés quasi jusqu'au dernier moment.» Elle coule un gentil sourire à son interlocuteur. «Tiens, par exemple, on va surveiller la crise à Tamedia.» Une chose de sûre: la Revue tient à son insolence. «Le public veut du sang», assure Frédéric Hohl.

«Mon rêve, c'est une bonne procédure judiciaire, avec une lettre d'avocat et tout le tintouin.»

La tonalité générale de cette mouture s'annonce toutefois très musicale. «Musicale et tumultueuse», résume Claude-Inga Barbey. «On joue sur un bateau!» Un bateau, oui. Car point de rideau rouge cette année, mais une coque de navire en guise de plateau, des marins, un capitaine et une ambiance résolument maritime. C'est sur ce rafiot que partira donc la croisière qui se gondole, le soir du 10 octobre, avec un sketch sur #MeToo, mettant en scène Laurent Deshusses grîmé en... Gérard Depardieu. Question: comme De Niro dans «Raging Bull», le comédien genevois prendra-t-il les kilos nécessaires au rôle?

La Revue. Casino-Théâtre, dès le 10 octobre, du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche 16 h. Soirée réservée aux moins de 35 ans le 5 octobre. Réservations: www.larevue.ch

Maya Bösch sonde le trouble commerce des hommes

La Bâtie-Festival
Avant le Français Roland Auzet la semaine prochaine, la Genevoise livre au Poche son éclairage d'un diamant des années 80.

Du commerce, on en trouve ici dans tous les coins et dans tous les sens du terme. Il y a d'abord le contrat passé entre un directeur de théâtre et une artiste dès lors que Mathieu Bertholet engage Maya Bösch à monter l'un des textes les plus fulgurants de la dramaturgie française: «Dans la solitude des champs de coton», écrit en 1985 par Bernard-Marie Koltès, puis créé deux ans plus tard par Patrice Chéreau à Nanterre. Contrat auquel s'est ajouté un amendement afin d'intégrer le produit au panier de cette Bâtie 2024.

Il y a ensuite le pacte, conclu par la metteuse en scène avec un public qu'elle dispose de chaque côté d'une scène bifrontale étirée entre les murs du Poche. Les spec-



«Dans la solitude des champs de coton», deux hommes se flairent au crépuscule - et le temps se dilate aussitôt.

tateurs se font ainsi face à l'instar des protagonistes de la pièce, le dealer et le client. Tout ce beau monde additionné - patrons, employés, vendeurs, acheteurs, visages sociaux et faces cachées - se flaire, se guette, pare dans la pénombre la possibilité d'un coup de poing ou d'un coup de reins de la part du camp adverse. Car ce que creuse «Dans la solitude [...]» en

36 monologues équitablement entrelacés tient en peu de mots: comment communiquent les vases de l'hostilité et du désir chaque fois que s'abordent deux inconnus, hommes ou bêtes.

«Celui qui possède», écorché Laurent Sauvage, Maya Bösch l'habille d'un costard en deux teintes de bleu; «celui qui désire», cabossé Fred Jacot-Guillarmod, d'un trai-

ning en deux nuances de rouge. À chacun, vendeur et acheteur, elle fait énoncer les tirades avec la plus éblouissante des clartés: il fallait sans doute une non-francophone de naissance pour draguer la langue koltésienne, en aspirer tous les courants souterrains, les remous et les tourbillons contraires. Ses comédiens s'acquittent de leur mandat en dilatant leur parole comme on fouille la terre ou comme on creuse le temps.

Peu à peu s'impose alors un commerce qui transcende aussi bien l'antagonisme que l'accouplement. Tandis qu'un jeu de bascule place à tour de rôle les acteurs aux deux extrémités de la travée, leur pulsion devient commune. Le client n'aura au bout du compte rien demandé, le dealer rien proposé: or dans ce champ écarté où seuls vont les interlopes, à la limite du jour et de la nuit, deux êtres abyssaux auront échangé, le temps d'un éternel instant, les boyaux de leur humanité. Et les deux doubles rangées de spectateurs avec eux. **Katia Berger**

PUBLICITÉ

GENÈVE ENCHÈRES

Prochaine vente
16 – 19 septembre 2024
geneve-enchères.ch

Fernand Léger
Nature morte aux pots
34.5x50 cm
CHF 20'000 / 30'000

Au théâtre à Genève et à La Chaux-de-Fonds, les larmes du désir de Bernard-Marie Koltès brûlent

Au Théâtre populaire romand bientôt, avant de revenir au Poche, les comédiens Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod habitent superbement «Dans la Solitude des champs de coton», texte culte monté avec maestria par Maya Bösch



Laurent Sauvage (au premier plan) et Fred Jacot-Guillarmod jouent sous haute tension «Dans la solitude des champs de coton», guidés magistralement par Maya Bösch.

LE TEMPS

EN CONTINU MONDE SUISSE ÉCONOMIE R/ÉVOLUTIONS OPINIONS CULTURE SOCIÉTÉ SCIENCES SPORT CYBER ARTICLES AUDIO VIDÉOS PODCASTS *CHRONIQUE*

 PARTAGER  OFFRIER L'ARTICLE

Deux chiens qui se toisent à distance, avant de se renifler, de se chercher des puces, de mordre, de s'accoupler, pourquoi pas, ou de s'entretuer. Au Poche de Genève, dans le cadre du festival de La Bâtie, avant La Chaux-de-Fonds à la fin du mois, Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod sont ces molosses-là, superbes au nom de Bernard-Marie Koltès, cet auteur farouche et doux comme un jaguar en lisière de jungle, mort en 1989 du sida, à 41 ans.

Sa ligne de fuite, son obsession faite œuvre? La rupture – avec la société et ses lois –, le sentiment violent d'étrangeté, un désaccord viscéral et irrévocable dont sont porteurs ses personnages, à l'image des duellistes de *Dans la Solitude des champs de coton* (Editions de Minuit, 1985). Dans ce dialogue, chaque réplique est un cordon de soie que l'on enroule autour du cou de l'adversaire, que l'on serre et desserre selon la tournure de la négociation.

A lire: [Au festival La Bâtie à Genève, l'intrépide Maya Bösch promet un guet-apens sublime avec Bernard-Marie Koltès](#)

Un Dealer, un Client. C'est ainsi que Bernard-Marie Koltès désigne ses protagonistes. Entre eux, dans la mise en scène vibrante de délicatesse de Maya Bösch, un espace vide longitudinal, lice de tournoi flanquée, de part et d'autre, d'un gradin où vous êtes assis. Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod se sont arrachés à l'océan de la ville. Le premier est sec et élégant comme le lévrier. C'est le Dealer, à l'affût dans ses baskets Nike et son costume bleu à fines rayures qui lui donne un air de joueur de casino interlope. Le second est râblé et plissé comme le bouledogue. C'est le Client, sur ses gardes dans ses falzars rouges et son débardeur prolétaire violet-rose.

L'ombre de Patrice Chéreau

D'où vient qu'on mord d'emblée à l'hameçon et qu'on ne le lâche plus? De la prose de Koltès, bien sûr, découverte lors de la création de la pièce en 1987, aux Halles de Schaarbeek à Bruxelles. Sous la direction de Patrice Chéreau – qui montera la plupart des textes de Koltès – l'Ivoirien Isaach de Bankolé et le Français Laurent Malet s'affrontaient eux aussi à distance, comme deux boxeurs, semelles collées au bitume, à l'ombre de containers. Des baratineurs en bordure de civilisation. Patrice Chéreau lui-même reprendra le rôle du Dealer – succédant à Isaach de Bankolé – en 1994, tentant de circonvenir Pascal Gregory. Ceux qui ont vu ce combat se rappellent sa beauté fatale, cet éclat de fraternité sauvage, quand les compères dansaient sur Massive Attack, le groupe adulé de Bristol.

Et aussi: [A Genève et en tournée, les arTpenteurs marchent avec allégresse dans les pas de Gulliver](#)

Tout était épidermique et vaste dans la version de Chéreau. Mais Maya Bösch et ses interprètes n'ont pas à rougir de la comparaison. Laurent Sauvage attaque avec la candeur rouée de celui qui sait que pour attraper sa proie, il faut faire comme si c'était la première fois. Sur une lame sonore sourde, dans la clarté titubante de néons, il invite le Client à avouer l'objet de son désir: «Dites-moi donc, vierge mélancolique, en ce moment où grognent sourdement hommes et animaux, dites-moi la chose que vous désirez et que je peux vous fournir, et je vous la fournirai doucement, presque respectueusement, peut-être avec affection.»

Chien de plaideur

Dans la voix de Laurent Sauvage, quelque chose tremble, tout comme dans sa silhouette efflanquée. C'est imperceptible. La parole si impérieuse – sinieuse comme le cobra – de Koltès crée comme un déséquilibre intérieur. Il faut aller de l'avant pour ne pas chuter. Il faut habiter la langue en somme. C'est ce que fait le comédien, quittant sa butée pour flairer Fred Jacot-Guillarmod, comme un chien de plaideur, babines malignes, langue insidieuse.

A découvrir: [Les 50 meilleurs livres de langue française de 1900 à aujourd'hui](#)

Face à lui, Fred Jacot-Guillarmod est ce Client qui chancelle, mais ne recule pas, qui s'accommode de l'emprise pour mieux la retourner contre l'inconnu. Il faut l'entendre se rebiffer, son timbre où filtre une fragilité antédiluvienne. Il faut voir aussi sa carcasse de maraudeur se rebiffer en proie à la peur, cette sensation qui encrasse muscles et artères. Entre ces deux, l'attrance est irrésistible, dangereuse et sournoisement apaisante. Tant que l'objet du désir – cette fameuse marchandise que le Dealer s'impatiente de fournir au Client – n'est pas nommé, l'autre ne reste-t-il pas une promesse?



Un espace nu éclairé par des tubes de néon, telle est la lice où s'affrontent Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod (au premier plan).

Si on est entraîné dans les lacets de Koltès, c'est que Maya Bösch et ses interprètes servent son courant épidermique et métaphysique, sans frime, avec l'humilité qui convient pour que ce champ de bataille se dévoile pour ce qu'il est: chant d'amour, sans trémolo ni garde-fou ni illusions excessives. Pure parade avant les larmes. Dans les pupilles de bouledogue anglais de Fred Jacot-Guillarmod, vous les discernez. Elles autorisent tout.

 PARTAGER  OFFRIER L'ARTICLE

NOS LECTEURS ONT LU ENSUITE



Les Russes entre indignation et espoir après les révélations sur la paternité de Vladimir Poutine
Publié le 6 septembre 2024, à 12:30 / Modifié le 6 septembre 2024, à 14:14.



La Ribot, performeuse espagnole, au festival La Bâtie à Genève: «J'admire la liberté punk de la styliste Vivienne Westwood»
Publié le 6 septembre 2024, à 19:27 / Modifié le 7 septembre 2024, à 07:05.



Sur fond d'accusation de harcèlement sexuel, le Théâtre du Jura renonce à son futur directeur
Publié le 6 septembre 2024, à 15:42 / Modifié le 6 septembre 2024, à 17:44.



Après le Groupe Mutuel, c'est au tour d'Helsana de lâcher l'Hôpital de La Tour à Genève
Publié le 6 septembre 2024, à 11:07 / Modifié le 6 septembre 2024, à 09:01.



Après de nouvelles accusations de violences sexuelles contre l'Abbé Pierre, la Fondation va changer de nom
Publié le 6 septembre 2024, à 15:22 / Modifié le 6 septembre 2024, à 15:24.



A Matignon, Michel Barnier ou le malaise d'un changement dans la continuité
Publié le 06 septembre 2024, à 10:21 / Modifié le 6 septembre 2024, à 09:51.

ARTICLES LES PLUS LUS

- Les Russes entre indignation et espoir après les révélations sur la paternité de Vladimir Poutine**
- En secret, OpenAI prépare la phase 2 de son expansion mondiale**
- Un voile se lève sur la vie recluse et secrète des fils de Vladimir Poutine**
- Gisèle Pélicot au procès des hommes qui l'ont violée: «Ces individus savaient très bien ce qu'ils faisaient»**
- La capsule Starliner de Boeing est rentrée, sans ses astronautes**
- Paris veut garder les anneaux olympiques sur la tour Eiffel, Lausanne songe à les poser au bord du lac**
- Elections USA 2024: course serrée dans 5 Etats clés - notre suivi en continu des projections**
- Sur fond d'accusation de harcèlement sexuel, le Théâtre du Jura renonce à son futur directeur**

LE CHOIX DE LA RÉDACTION

Les Russes entre indignation et espoir après les révélations sur la paternité de Vladimir Poutine
Publié le 06 septembre 2024, à 14:30 / Modifié le 07 septembre 2024, à 09:19.

En vidéo - Qui est Max Schrems, l'activiste autrichien en lutte pour nos données personnelles?
Publié le 06 septembre 2024, à 18:55 / Modifié le 07 septembre 2024, à 09:19.

En secret, OpenAI prépare la phase 2 de son expansion mondiale
Publié le 06 septembre 2024, à 10:21 / Modifié le 07 septembre 2024, à 09:19.



Dans la solitude des champs de coton

Texte de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène de Maya Bösch / TPR – Théâtre populaire romand (La-Chaux-de-Fond) / Du 27 au 28 septembre 2024 / Critique par Odile Jaques.

Le partage de deux solitudes à l'ombre d'un néon

27 septembre 2024 Par Odile Jaques



@ Christian Lutz

La nuit, dans une ruelle, à un étranger, on peut dire la vérité, celle qu'on ne dit qu' « aux arbres, que face au mur d'une prison ou que dans la solitude d'un champ de coton dans lequel on se promène nu ». Mais il y a aussi le risque que cette vérité ne plaise pas et qu'on perde sa chemise au beau milieu de cette même ruelle. Au théâtre du TPR à la Chaux-de-Fond, Maya Bösch met en scène la pièce de Koltès de manière aussi dépouillée qu'intense.

En fait, cela ne parle pas de l'esclavage aux États-Unis, les champs de cotons ne sont là que pour y hurler ses envies

cachées.

Alors, de quoi ça parle ?

De deux hommes, d'une nuit et de beaucoup de choses sur le cœur.

Dans une rue éclairée par un néon, un Dealer (Laurent Sauvage) aborde un Client (Fred Jacot-Guillarmod). Il ne lui propose pas de marchandise, mais lui offre de nommer son désir, quel qu'il soit. Le Client proteste, clamant qu'il n'a pas de désir et qu'il s'est retrouvé en face du dealer par le hasard de sa route. S'ensuit alors un débat, une joute verbale sur ce que c'est que d'être dealer, ou d'être client et sur deux visions du monde que tout oppose. Tout en gardant l'horizon d'un conflit, ils finiront par se confier des secrets qu'on ne dit d'habitude pas aux inconnus.

La mise en scène de Maya Bösch se montre sobre afin de laisser la place au texte de Koltès, si bien qu'on ne sait pas si le fond est un décor ou le fond de scène mis à nu. Cette scénographie reflète à la fois l'image d'une ruelle lugubre et répond à l'idée des personnages qui se dévoilent et se montrent sans appareil.

La lumière du néon blanc, qui traverse la scène de cours à jardin, relie les deux personnages que tout oppose. Le dealer est habillé d'une tenue bleue comprenant chemise, veston, pantalon et chaussures. Comme pour affirmer qu'il se trouve sur son territoire, un autre néon, bleu cette fois-ci, s'allume au début et à la fin de la pièce. Le client, lui, porte un débardeur, un pantalon de travail et des chaussures rouges et, peut-être pour souligner le moment où il a la mainmise sur la situation, une lumière de face éclaire toute la scène en rouge vers le troisième quart du spectacle. Le client dit plusieurs fois qu'il habite en haut d'un immeuble et n'aime pas descendre parmi la plèbe et les dealers. Pourtant, c'est son interlocuteur qui est habillé d'une tenue qu'on associerait aux personnes aisées. En même temps que ce contraste invite à ne pas se fier aux apparences des personnages, il montre la mainmise du Dealer sur la situation.

Derrière ces subtilités de mise en scène, le texte de Koltès est mis en avant par la diction spectaculaire des deux comédiens. Chaque mot est appuyé par une intensité de jeu et une tension qui ne redescendent jamais, au point qu'elles ne laissent pas le temps aux spectateur-ice-s de souffler et ne permettent que peu de crescendo ou de decrescendo dans les émotions. Lorsque le ton est aussi intense pour parler, il ne reste plus qu'à hurler si l'on veut vraiment montrer l'énervement.

C'est donc dans la gestuelle que se lisent les gradations émotionnelles. Dans la première moitié du spectacle, les personnages sont presque immobiles, se toisant d'un bout à l'autre du néon dans une atmosphère de western. La tension est palpable et on attend que tout explose d'une minute à l'autre. Le Dealer a des gestes précis, lève un doigt et ne fera aucun autre mouvement pendant l'intégralité de ses répliques. C'est souvent lui qui initie le déplacement dans l'espace quand il fait trois pas avant de revenir à sa place. Sous son bout de néon, le Client ose faire trois pas et revenir. Lui a des gestes beaucoup plus brouillons, se frotte les mains sur son pantalon, courbe le dos dans une posture presque suppliante.

Contre toute attente, le passage où les deux protagonistes se battent survient aux deux tiers du spectacle, au moment où rien ne le laissait présager, comme une forme de transition qui viserait à justifier l'échange de leurs places sur leur bout de néon. Tout à coup, la musique commence très fort (la personne à côté de moi a sursauté) et des sons étranges se font entendre. Les deux personnages entament un combat de boxe ou une partie de *Just dance* au milieu de la scène, au milieu du spectacle, au milieu du néon. On peine à comprendre ce qui justifie exactement ce tableau soudain aux allures comiques. Plus généralement, la musique, constituée d'une note unique jouée sur un orgue et un synthétiseur, survient à des moments inattendus, à la fin de certaines répliques, comme s'il s'agissait de rendre percutantes des répliques qui ne le seraient pas assez en elles-mêmes.

Y a-t-il un gagnant à cette joute verbale ? La lumière, les costumes et la direction d'acteur semblent indiquer que c'est le Dealer qui gagne. Il est sur son territoire, à ses heures et il est le seul à connaître les règles du jeu. Le Client, lui, est en terrain étranger et il en a peur : « je ne crains pas de me battre, mais je redoute les règles que je ne connais pas ». En désignant un vainqueur, la mise en scène de Maya Bösch propose une lecture originale de la pièce de Koltès, chez qui les deux protagonistes semblent se passer la coupe de l'un à l'autre sans que personne ne l'emporte à la fin. Cette défaite du Client peut être le fait de sa lecture de la pièce, aussi bien que d'une volonté de faire gagner le pauvre, comme un mythe de David et Goliath.

Finalement, ce sont les mots, ceux de Koltès, qui marquent les esprits, si bien portés, mis en avant et respectés pour ce qu'ils sont. Ce sont eux qui restent dans les mémoires et qui laissent à la fin un trop-plein d'émotions et de réflexions dont on ne peut se défaire. La vraie prouesse de la mise en scène est de laisser la place à ces mots et d'accepter qu'à la fin, toute la scène n'est que la « corne de taureau » qui porte le monde mais pas le monde en lui-même.

27 septembre 2024 Par Odile Jaques

Voir la page du spectacle

Partager l'article

Etiqueté Odile Jaques

ARTICLE PRÉCÉDENT

Mimè

PROCHAIN ARTICLE

Les Fausses Confidences

CULTURE

CULTURE

•

CINÉMA

•

SÉRIES

•

MUSIQUES

•

LIVRES

•

SPECTACLES

•

ARTS VISUELS

•

JEUX VIDÉO

Spectacles

Publié le 9 septembre 2024 à 16:09

🔗 Partager

"Dans la solitude des champs de coton", duel théâtral entre dealer et client



Dans la solitude des champs de coton / Vertigo / 6 min. / le 2 septembre 2024

Ecrite en 1985, la pièce de théâtre de Bernard-Marie Koltès "Dans la solitude des champs de coton" revit au Festival La Bâtie à Genève. A découvrir également en tournée romande au TPR de La Chaux-de-Fonds les 27 et 28 septembre, et au Poche de Genève en novembre .

Dealer et client se font face à dix mètres de distance. Chacun son tour de parole, c'est le croisement de deux monologues plutôt qu'une réelle conversation. Ce duo rédigé au scalpel par Bernard-Marie Koltès en 1985 tient du duel: les yeux dans les yeux, ego contre ego, la main crispée vers une hypothétique et invisible arme, poing ou couteau, on ne saura jamais. Dans certaines mises en scène de "Dans la solitude des champs de coton", dealer et client finissent d'ailleurs par s'affronter physiquement. La transaction commerciale ne serait là que prélude à la guerre.

Un western moderne

Le cinéaste Sergio Leone aurait apprécié la disposition orchestrée par Maya Bösch dans sa mise en scène présentée au Poche dans le cadre du Festival de la Bâtie et qui pourra être vue d'abord au TPR de La Chaux-de-Fonds fin septembre puis à nouveau dans le théâtre genevois en novembre. Dealer et client se fixent en dégainant leurs répliques. Seule une ligne de néon suspendue au plafond relie physiquement ces deux corps qui se sont trouvés dans la nuit d'un parking ou d'un terrain vague.

Il est ici question d'économie, d'offre et de demande, de désir et de satisfaction du désir, d'éveil de ce désir. Le b-a-ba du marketing et du commerce en somme. Notre société n'est-elle pas un "nouveau western" comme l'a si bien rappé MC Solaar? Le commerce entre dealer et client a beau être illégal, il n'en reste pas moins cela: une transaction.



Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod dans "Dans la solitude des champs de coton" (2024) [Théâtre Poche - Christian Lutz]

Bernard-Marie Koltès avait écrit "Dans la solitude des champs de coton" pour son ami le metteur en scène Patrice Chéreau. C'était au Théâtre des Amandiers à Nanterre (France), à une époque où jouer au théâtre, c'était souvent se brûler sur le bûcher des sentiments, de l'urgence et de la rage. Toutes et tous n'en sont pas revenus indemnes. Bernard-Marie Koltès est pour sa part décédé du sida en 1989, à peine quatre ans après l'écriture de ce texte devenu un classique du théâtre du vingtième siècle, au même titre que ses autres pièces "La nuit juste avant les forêts" ou "Roberto Zucco".

Un lien d'attraction et de répulsion

Sur la scène en clair-obscur du Poche, Laurent Sauvage est le dealer et Fred Jacot-Guillarmod son client. Le premier, très classe rock à la Nick Cave dans son costard bleu, a le ton à la fois dominateur et retord du goupil tentant de persuader la poule qu'il pourrait lui faire du bien. Le second, plus à fleur de peau, marcel et survêt, alterne la peur, l'agressivité et un sentiment complexe où se mêlent envie de fuite, fantasma de combat et désir d'abandon. Et nous voici, spectateurs et spectatrices, de part et d'autre de cette guerre de tranchées (de trachées?) un peu comme le public d'un défilé de mode, guettant le visage silencieux de l'un quand l'autre fait mine de s'approcher tout en lui adressant la parole.

Il faut voir ou revoir "Dans la solitude des champs de coton". Se plonger dans ce texte remis de nombreuses fois sur le métier jusqu'à trouver ce ton, plus proche de la poésie en prose ou du prêche que du documentaire réaliste. On peut aussi souhaiter que cette version, aussi respectueuse que soucieuse de se mettre avant tout au service du texte, poursuive sa route sur ce fil tendu d'un rapport de force et d'attraction entre deux hommes que tout réunit et sépare à la fois.

En début de spectacle, le public entend la voix d'Anne Alvaro, merveilleuse et fine comédienne qui elle aussi joue dans une version de "Dans la solitude des champs de coton" présentée les 9 et 10 septembre au Festival La Bâtie dans une mise en scène de Roland Auzet cette fois-ci, avec sa partenaire de jeu Audrey Bonnet. Au départ Koltès avait imaginé un comédien mâle et noir pour le rôle de dealer. Trop attendu, hélas trop réaliste.

Thierry Sartoretti/sf

"Dans la solitude des champs de coton", de Bernard-Marie Koltès, mise en scène par Maya Bösch, TPR, La Chaux-de-Fonds, les 27 et 28 septembre, puis au Théâtre Le Poche, Genève, du 4 au 17 novembre 2024.

"Dans la solitude des champs de coton", de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Roland Auzet, Villa Bernasconi, Festival La Bâtie, Lancy (GE), les 9 et 10 septembre 2024.

Publié le 9 septembre 2024 à 16:09

À consulter également

La 48e édition de La Bâtie concentre ses forces artistiques à Genève

Spectacles
Le 11 juin 2024

Huit spectacles romands et quatre incontournables pour la rentrée des arts de la scène

Spectacles
Le 30 juin 2024

La RTS

A propos

Contact

FAQ

Travailler à la RTS

S'abonner à nos newsletters

Assister à nos émissions

Visiter nos studios

Participer aux ateliers

Jouer aux concours

SSR Suisse Romande

Valeur Publique SSR

Communiqués de presse

Espace professionnel

RTS Fiction

Conditions générales

Charte de confidentialité

Gestion des cookies

Jurisprudence

Médiation

À LIRE/ÉCOUTER

ROMAN

Histoires vraies

Yasmina Reza sillonne la France depuis des années pour suivre les petits et grands procès des tribunaux de grande instance en compagnie de deux des meilleurs chroniqueurs judiciaires de la presse parisienne, à qui elle dédie cet ouvrage. Sous sa plume de dramaturge, le banal et l'arbitraire prennent soudain une tout autre dimension.

«Récits de certains faits», de Yasmina Reza, Ed. Flammarion

BEAU LIVRE

Entre fiction et réalité

Né à Genève en 1976 et diplômé de l'École de photographie de Vevey, Sébastien Agnelli vit et travaille entre Paris et la Suisse. Emouvant projet au long cours, son *Stop and kiss again* rassemble une série de clichés pris sur le vif, issus de ses archives privées et familiales, comme autant de fragments témoignant de la beauté et de la fragilité de l'existence.

«Stop and kiss again», de Sébastien Agnelli, Ed. La Veilleuse

CD

Trompette métissée

Compositeur prolifique et trompettiste de génie nommé aux derniers Grammy Awards à Los Angeles, Ibrahim Maalouf s'est lancé corps et âme dans ce projet musical mariant subtilement folklore et modernité, avec sa manière de rassembler le plus grand nombre autour de valeurs communes. Et pour le plaisir d'écouter cet album sur scène, l'artiste se produira le

26 septembre à Morges et le 27 à Fribourg,

«Trumpets of Michel-Ange», Ibrahim Maalouf, Mister Ice



Laurent Sauvage (à gauche) et Fred Jacot-Guillarmod (à droite) interprètent respectivement le *dealeur* et le *client* que Bernard-Marie Koltès (en médaillon) oppose dans sa pièce, devenue un des grands classiques du théâtre du XX^e siècle.



THÉÂTRE

Cultissime pièce

Il aimait, dans le désordre, William Faulkner, les films de karaté, Jean-Sébastien Bach et le théâtre, bien sûr. Avec sa dégainée d'éternel adolescent – ascendant baroudeur –, son sens certain du mystère et un parcours atypique qui l'a emmené de Metz, où il est né, à New York, en passant par l'Afrique et l'Amérique du Sud, Bernard-Marie Koltès réunissait tous les ingrédients nécessaires à la création d'une légende. Décédé le 15 avril 1989 du sida, six jours seulement après avoir célébré ses 41 ans, l'auteur a surtout marqué par une force d'écriture rare, maniant à la perfection un verbe aussi précis qu'exigeant. **«Mes racines, elles sont au point de jonction entre la langue française et le blues»**, affirmait-il. Raison principale, sans doute, de la musicalité singulière de ses textes. Écrit

en 1985 pour son ami le metteur en scène Patrice Chéreau, *Dans la solitude des champs de coton* en est un vibrant exemple. **«Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir.»** Dès la première phrase, le ton est donné: l'échange sera intense, violent, et si plein de justesse. On ne compte plus le nombre de fois où cette pièce a été montée depuis sa création, avec plus ou moins de bonheur. La ver-

sion de Maya Bösch met en scène Laurent Sauvage (le *dealeur*) et Fred Jacot-Guillarmod (le *client*) dans un duel superbe et habité.

«Dans la solitude des champs de coton», de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Maya Bösch, 27 et 28 septembre 2024, TPR, La Chaux-de-Fonds, tpr.ch



DU 15 AU 17 OCT. 2024



Dans la solitude des champs de coton

Bernard-Marie Koltès · Maya Bösch



LA FILATURE
SCÈNE NATIONALE
MULHOUSE

Revue
de presse

Théâtre

Laurent Sauvage joue Koltès sur la scène de la Filature

Du 15 au 17 octobre, Laurent Sauvage sera sur la scène de la salle modulable à la Filature au côté de Fred Jacot-Guillarmod, dans la pièce de Bernard-Marie Koltès *Dans la solitude des champs de coton*. Rencontre avec le comédien et metteur en scène qui est aussi le responsable pédagogique de la classe préparatoire théâtre de Mulhouse.

Avez-vous déjà joué ou monté des pièces de Bernard-Marie Koltès ?

Non, c'est la première fois. On vient de créer la pièce en Suisse, à la Bâtie-Festival de Genève début septembre dans une mise en scène de Maya Bösch. On l'a jouée également au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds.

Quel rôle interprétez-vous ? Le client ou le dealer ?

Le rôle du dealer... Quand on a commencé à travailler avec Fred Jacot-Guillarmod, Maya Bösch nous a demandé de répéter les deux rôles. Après, les choses se sont passées de façon tout à fait démocratique. Elle a préparé des petits papiers, chacun a écrit sa préférence. J'avais noté le dealer, Fred le client. Elle voyait plutôt l'inverse mais on l'a convaincue...

Pourquoi cette préférence ?

La pièce commence par un long monologue du dealer et



Laurent Sauvage dirige également depuis la rentrée 2022 la classe « prépa » théâtre égalité des chances de la Filature. Archives Darek Szuster

j'adore ouvrir les spectacles. Le dealer est là pour vendre quelque chose, vendre du désir, il use de toutes les ruses, mais il est aussi dépendant du client et les rapports peuvent s'inverser... Il n'y a pas de répliques brèves mais une succession de monologues.

Qu'est-ce qui vous accroche dans ce texte ?

C'est une pièce extrêmement à part. Koltès écrivait beaucoup pour Chéreau et c'est la seule fois, soi-disant, où Ché-

reau aurait dit à Koltès : "arrête d'écrire du théâtre. Écris ce que tu as envie d'écrire, sans rien t'interdire, sans la contrainte de penser au théâtre". C'est un texte ciselé, comme une écriture du XVII^e siècle, extrêmement métaphorique et poétique, la langue est magnifique.

Comment avez-vous rencontré la metteuse en scène Maya Bösch ?

C'est notre troisième collaboration. J'ai travaillé avec elle sur les *Pièces de guerre en Suis-*

se (trilogie théâtrale d'Antoinette Richter, créée en 2019). Elle a fait appel à moi aussi pour monter *Howl* d'Allen Ginsberg avec un guitariste, c'était plutôt une performance (2021).

Pouvez-vous parler de sa manière de travailler ?

Elle a toujours fait du théâtre, elle est artiste multidisciplinaire, s'intéresse à la performance. À chaque projet, elle réinvente une esthétique. Elle se documente beaucoup, pour ce projet elle a lu tout Koltès, on a eu beaucoup d'échanges. La préoccupation de Maya, c'était qu'on partage nos ressentis, nos émotions, ce qui nous touche dans le texte au plus profond, d'explorer aussi nos côtés obscurs, on parle d'homme et d'animal... Elle laisse une totale liberté au début et après, elle construit, tire des grandes lignes, livre des indications très précises. Un travail sur l'énergie, le souffle, le regard, l'engagement, elle parle beaucoup du corps... Une grande chose chez elle : l'extrême précision du corps, avec l'exigence d'un danseur, le corps dans l'espace, la lumière... Le corps raconte autant que les mots.

● Frédérique Meichler

Dans la solitude des champs de coton à la Filature de Mulhouse, 20 allée Nathan-Katz, les 15 et 16 octobre à 20 h, le 17 octobre à 19 h (-16 ans). Tarifs : 6 à 29 €. Tél. : 03 89 36 28 28. www.lafilature.org

survivre peut-être...

Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès

Luc Maechel

Matthieu Cruciani avait monté La nuit juste avant les forêts à l'automne 2021 avec une scénographie très présente (et un grand Jean-Christophe Folly). Avec sa Compagnie sturmfrei installée à Genève, Maya Bösch fait le choix inverse, exigeant pour les deux comédiens : un plateau nu et une ligne de lumière qui les relie. Ou pas...

KOLTÈS, C'EST UNE LANGUE, NON PAS POUR LA musique, la couleur, le plaisir de la poésie, mais des phrases pour conjurer l'absurdité du monde, tenter d'avancer une cohérence, et aussi entretenir un simulacre pour exister et survivre : une bouée à laquelle se raccrocher dans ce monde sans lien. Des mots pour préserver l'illusion d'en nouer... et quelquefois aviver des bouffées de peur.

Ces deux-là pourtant s'écoutent.
De loin. Toute la largeur du plateau est active entre eux.
Entre ces deux paroles fiévreuses à la diction impeccable.
Avec cette longue ligne de lumière au-dessus de leurs têtes qui les extrait de la nuit.
Mais leurs postures ne changent guère au fil du temps, de la pièce.
Le dealer (Laurent Sauvage), cheveux longs, costume bleu pétrole, chemise et tennis cobalt, maintient la distance diplomatique, joue délicatement des mains, histoire appuyer un peu la conviction, sans être démonstratif : surtout ne pas effrayer.
Le client (Fred Jacot-Guillarmod), crâne rasé, débardeur et pantalon rouge, est constamment sur la défensive, joue des épaules et de la nuque, en déséquilibre, comme s'il ruait dans les brancards, sans perspective.
Car il n'y a pas de deal, malgré les mots, les assertions ou les suggestions.

Il y a ceux qui broient du noir, eux vendent du noir...
Deux solitudes qui se cherchent sans se trouver.
Il y a bien une montée en cris – la peur doit sortir



à un moment
Et cette lutte. Brève et dansée : cela fait partie du jeu !
Du deal. Quand le deal ne se fait pas.

Et puis, après...
La fine lumière les sépare.
Le dealer derrière, le client devant.
Comme le diable et le soldat chez Ramuz.
Finalement ils se réalignent sous le filet lumineux.
Le client passe à cour, vers l'autre fenêtre, le dealer à jardin, en mode flottant.
Le client n'aime pas la lumière du jour, il préfère l'artifice : on peut l'éteindre.
Pour gagner la nuit.
Pas de deal. Pas de lien.
Sans doute... Dans le noir, on ne sait pas.

Et c'est mieux ainsi, car le lien finalement n'est-ce pas la meute ?
S'il est dur de haïr seul, à plusieurs cela devient un plaisir.

avec Laurent Sauvage & Fred Jacot-Guillarmod

mise en scène Maya Bösch
scénographie Sylvie Kleiber & Lucie Gautrain
lumière Luis Henkes
costumes Gwendoline Bouget

La Filature (Mulhouse)
tél : 33 (0)3 89 36 28 28

représentation du mardi 15 octobre 2024



Dans la solitude des champs de coton Bernard-Marie Koltès - Maya Bösch

Deux personnages s'échangent des mots, sans aucune offre ni demande, sauf le désir de vendre et de consommer, d'être vivant, ici et maintenant. La langue de Koltès est comme un paysage qui se déploie sous nos yeux. Les mots résonnent jusqu'à ce qu'ils nous enveloppent, pénètrent, suffoquent, transcendent – comme une nuit. À cette heure et dans ce lieu, se

déroule un match de boxe, une discussion philosophique, un échange poétique et existentiel. Le théâtre devient un ring, traversé de voix intérieures, de pulsations, de désirs, de cruauté et de beauté. Maya Bösch crée un arrêt sur image qui fait plonger chacun-e dans une solitude vertigineuse, face à l'autre, l'humain ou l'animal. Les deux acteurs, magnétiques, sont parleurs, chanteurs, slameurs, ils scandent les cadences et les rythmes propres à cette œuvre magistrale.

Production POCHE GVE ; LA BÂTIE-Festival de Genève. Production de tournée Compagnie sturmfrei. Avec le soutien de la République et du Canton de Genève, CORODIS, et d'une fondation privée genevoise. En collaboration avec le Théâtre populaire romand / Centre neuchâtelois des arts vivants, La Chaux-de-Fonds.

MULHOUSE

[La Filature](#)

20 allée Nathan Katz

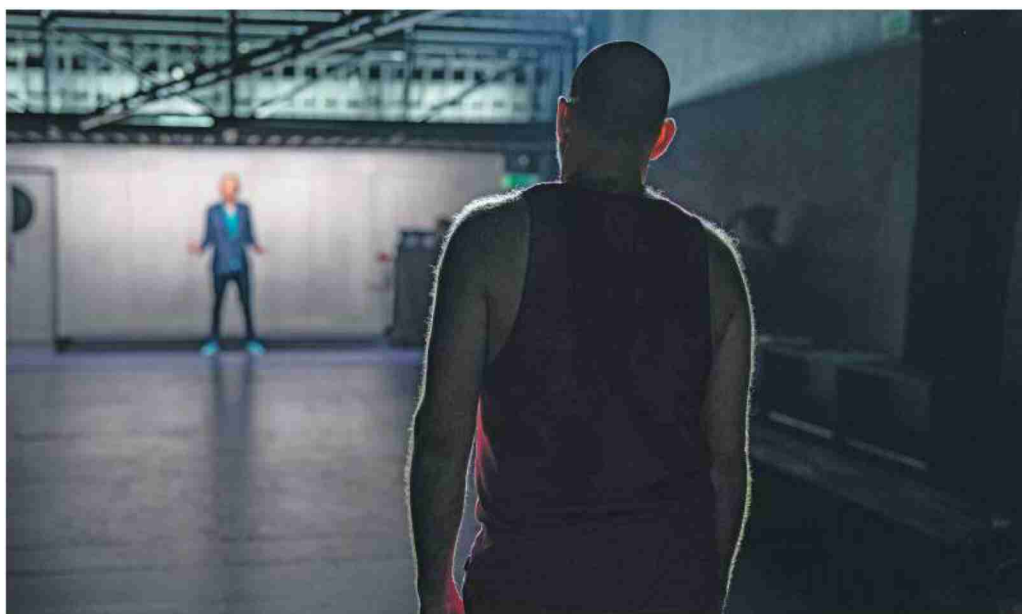
68100 Mulhouse

Tél. +33 (0)3 89 36 28 28



© Christian Lutz

La solitude, cet obscur objet du désir



Fred Jacot-Guillarmod et Laurent Sauvage campent les protagonistes d'un commerce qui n'aura jamais lieu.

CHRISTIAN LUTZ

Théâtre ► Au Poche, à Genève, la mise en scène du texte mythique de Bernard-Marie Koltès par Maya Bösch plonge avec ardeur dans les méandres de la langue (française).

atteignent leur cible dans un duel verbal absolu

D'un côté, une metteuse en scène suisse, née à Zurich et formée aux Etats-Unis – établie à Genève avec sa compagnie Sturmfrei, Maya Bösch a bâti sa carrière autour de textes alémaniques importants, ou de classiques shakespeariens revisités par le prisme contemporain. De l'autre, une œuvre incandescente, en prose, celle de Bernard-Marie Koltès, succession d'une trentaine de monologues que s'admonestent «le dealer» ou «vendeur», magnifique et altier Laurent Sauvage en costume et baskets, et «le client», subtil Fred Jacot-Guillarmod, en marcel rouge, qui lance aussi ses uppercuts.

Les mots

Dans la solitude des champs de coton (1986) est l'œuvre de l'un des dramaturges français majeurs de la deuxième moitié du XX^e siècle, maniant d'une plume novatrice les sinuosités et les subtilités de la langue française. Patrice Chéreau en a été le premier révélateur sur les planches parisiennes. Près de quarante ans plus tard, Mathieu Bertholet provoque la rencontre entre Maya Bösch et l'auteur décédé du sida en 1989, pour sa dernière saison à la direction du Poche.

Maya Bösch a remanié l'espace scénique de sorte que les mots portent au lointain et atteignent leur cible dans un duel verbal absolu, les deux luttent à distance,

inversent les rôles, mais sans presque jamais s'effleurer: le rapport scène-salle est transformé en une configuration bifrontale pour accueillir ce fait d'armes poétique.

A chaque extrémité d'un long couloir, fuse et infuse la poésie d'une langue métaphorique, dans laquelle fusionnent «l'un qui guette l'autre». Un marchand de sexe, de drogue, cherche-t-il sa proie? Celle-ci se défend et renvoie la balle en prétextant l'absence de désir lorsque vient la nuit. La transaction n'aura pas lieu, l'alchimie des corps est avortée.

Il pourrait être question d'une transaction marchande certes, mais transparait ici surtout l'échec d'une relation humaine au-delà d'un hypothétique acte tarifé, une quête existentielle non avouée.

La langue fluide et sinueuse après le crépuscule dit une solitude glaçante. C'est cela que l'on entend d'une diction irréprochable, des syllabes presque mâchées comme une



Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 6'575
Parution: 5x/semaine



Page: 12
Surface: 37'885 mm²

POCHE/GVE

Ordre: 3017949
N° de thème: 833.026
Référence: 93887723
Coupure Page: 2/2

substance, dont on se délecte depuis
les rangs d'un public captif.

CÉCILE DALLA TORRE

Jusqu'au 17 novembre, Poche/GVE, Genève,
poche---gve.ch